

A-86



(189)

JOURNAL DE LA VILLE,
PAR JEAN-PIERRE-LOUIS
DE LUCHET.

N^o. 26.

Du 24 Août 1789.

A S S E M B L É E

Des Représentans du Peuple François.

DANS la Séance du 22, un des Député a parlé avec force en faveur de ceux qui sont détenus en prison. M. de Lally s'est joint à lui, & tous deux ont demandé qu'on jugeât les prévenus.

On conjecturoit que M. le Directeur des Finances rassureroit les esprits sur les succès de l'emprunt. M. l'Abbé Raynal a dit quelque part dans sa volumineuse histoire. « La facilité d'avoir » beaucoup d'argent à la fois, jette un gou- » vernement dans toutes sortes d'entreprises in- » justes, téméraires, dispendieuses, lui fait hy- » pothéquer l'avenir pour le présent, & jouer » le présent pour l'avenir ». Et cependant on trouvoit de l'argent. Aujourd'hui que l'on met en pratique la plus sévère économie, on est dans les tourmens de l'inquiétude.

C c

LETTRE au Rédacteur du Journal de la Ville.

MONSIEUR,

Garder ses foyers, garantir ses personnes, éloigner les Brigands, empêcher le pillage, est un soin sagement vu ; la Constitution de la Milice Bourgeoise est donc une innovation qui porte sur un bon fondement ; mais à qui cette charge compétet-elle ? A qui les Officiers Municipaux doivent-ils confier cette utilité ? La raison assigne les Bourgeois reconnus, les Gens avoués, les Propriétaires, les Locataires ayant famille ou payant des droits d'industrie : cependant les Officiers Municipaux de diverses Villes n'ont pas pris pour guide une raison aussi juste pour composer la Garde Bourgeoise ; c'est le vice de cette composition que j'attaque.

Je dis que les Brigands sont, en grande partie, des malheureux achetés à force d'or. Qui sont ceux que l'or aveugle facilement ? Ce sont les manouvriers, les gens de journée, qui n'ont pour mobilier que leurs outils, & qui s'embarrassent peu de la manière dont ils vivront, pourvu qu'ils vivent. Cette cause seule suffit donc pour refuser à ces gens l'incorporation dans la Milice.

Je dis que le Bourgeois est seul capable d'entrer dans cette Milice, parce qu'il a un intérêt capital à défendre sa propriété, à conserver ses jours & à maintenir le bon ordre, & que de-là résulte l'avantage du même peuple, qui travaille avec sûreté.

Je dis que le Bourgeois armé n'est pas dans le cas de mal user d'une arme que l'habitude de la porter lui a rendu familière, au lieu que depuis le 4 de ce mois, les Militiens Journaliers courent les campagnes, chassent les pigeons, s'enivrent les soirs, & toujours les armes à la main : de-là je conclus que celui qui est placé pour veiller à l'utilité publique, en est souvent le perturbateur.

Je dis que le Bourgeois n'a pas de raisons pour *faire mal le service*, au lieu que le Journalier Militien, qui en veut au Bourgeois, parce qu'il prend un autre que lui pour faire ses journées, ou parce qu'il ne veut pas lui donner le prix attaché à son salaire, est capable de tout entreprendre ; par exemple, si le Journalier est en faction le soir, il peut tirer sur le Bourgeois qui passe, sous le pré-

texte qu'il n'a pas répondu *au qui vive*; c'est pousser trop loin la méfiance, dira le Lecteur : je répondrai que j'ai vu le Journalier mettre au corps-de-garde un honnête Citoyen, sous le prétexte menteur qu'il n'avoit pas satisfait *au qui vive*, & jura en disant *que n'avois-je une balle dans mon fusil!* Quel étoit le motif de cette coupabilité ? L'honneur.

C'est donc l'abus de recevoir pour Miliciens Bourgeois ceux qui n'en ont pas le caractère, que je dénonce aujourd'hui au public.

Il seroit de sagesse que l'Assemblée Nationale decretât que dans les Milices Bourgeoises, il ne seroit reçu qu'une troupe de Volontaires avoués par la Ville, & que défenses fussent faites d'armer tous autres.

C'est par la voie de votre Journal, Monsieur, que je me plains de la mauvaise organisation des Volontaires, persuadé que nos Députés liront mes réflexions, & pourvoient à un ordre de tranquillité publique; car c'est de-là que dépend le droit de l'honneur, la liberté du Patriote.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Un Abonné.

Ce 20 Août 1789.

EXTRAIT d'une Lettre de Châtelaine près Genève.

..... Ce Pays-ci fourmille de brigands; les excès auxquels ils se sont portés sont affreux, & la consternation générale. Ils s'étoient avancés, au nombre de plus de deux mille, pour saccager Ferney, & le réduire en cendres; mais les Genevois, qui s'étoient bornés jusqu'alors aux précautions nécessaires pour leur propre sûreté, apprenant que le Château de Voltaire étoit menacé, & électrisés, sans doute, par le souvenir de ce grand-homme, sont sortis de leur Ville, au nombre de huit cents, tant Canonniers que Grenadiers & Volontaires, précédés de quatre pièces de canon; ils se sont portés en bon ordre contre les brigands, déterminés à les attaquer & à leur livrer bataille. Ceux-ci, qui d'abord faisoient mine de vouloir les attendre, ont fini par se

C c 2

retirer avec précipitation dans les montagnes du Pays de Gex.

Les Genevois gardent actuellement Ferney, où ils ont laissé une espede de garnison avec du canon.

V A R I É T É S.

Tout n'est pas fini en France , me disoit hier un Anglois accoutumé à juger sainement des choses & des hommes. L'explosion a été violente & générale ; le cri irrésistible de la liberté s'est fait entendre d'un bout de ce vaste Royaume à l'autre, & toutes les chaînes sont tombées à la fois. Le réveil de la Nation Française , après une léthargie si longue , si douloureuse & si funeste , a frappé l'Europe entière d'étonnement , d'admiration & de crainte. On a été étonné de la rapidité avec laquelle cette glorieuse révolution s'est opérée ; de l'énergie qui s'est tout à-coup développée chez un peuple léger , frivole , inconséquent , qui sembloit porter ses fers avec gaîté , quoiqu'il connût bien les droits dont il avoit été dépouillé depuis tant de siècles ; il ressembloit en cela à un enfant insouciant , dominé par le plaisir , & qui aime mieux vivre sous la tutelle d'un pere , & même d'un *Parâtre* , que de prendre en main les rênes de ses affaires. On a admiré l'ordre avec lequel toutes les opérations ont été conduites ; la sagesse & la profondeur des plans qu'on a adoptés comme par inspiration , & le patriotisme qu'on a vu naître tout à-coup & prendre un caractère de vigueur & d'héroïsme dont nous sommes bien déçus dans notre isle. Mais tout n'est pas fini ; l'enthousiasme décroît , les précautions diminuent , la vigilance est moins sévère , & cependant le despotisme qu'on croit avoir étouffé respire encore , *querens quem devoret* , &c. &c.

Le particulier qui s'est jetté par une fenêtre devoit être arrêté & conduit à l'Hôtel-de-Ville pour rendre compte des motifs qui l'avoient excité à écrire une brochure séditieuse & calomnieuse contre le Comité de Subsistances. Il a été mis à l'Abbaye Saint-Germain, où on lui donnera le temps de guérir son cerveau félé.

Il a été question de supprimer l'Opéra, dont les dépenses absorbent la recette journaliere. Si cette suppression étoit nécessaire, tous les bons Citoyens devroient y consentir. Mais s'il suffit de supprimer les abus, pourquoi nous priver du premier Spectacle de l'Europe? Or, les abus sont tels, que non-seulement la recette suffit pour entretenir un Opéra, mais même pour enlever à côté une Maison de Charité; mais il faut détruire tout ce qui existe & bâtir sur de nouveaux fondemens. Si l'on veut retrancher des Spectacles, il en est plusieurs dont les mœurs & le bon goût réclament la suppression, & qu'on ne dise pas que c'est enlever au peuple ses amusemens. Tout Spectacle quelconque doit lui être ouvert, & le prix d'entrée proportionné à ses facultés. C'est du peuple dont il faut s'occuper par préférence, & bientôt il goûtera davantage nos meilleures pièces, que les scandaleuses farces qu'on lui réserve.

Dans les premières Feuilles de ce Journal, publiées sans prétention, & d'après des avis souvent infidèles, il fut question de la manière dont seroit composée la Garde Parisienne. On désiroit que dans les premiers momens on choisit les Officiers parmi les Bourgeois qui avoient déjà servi.

On dit qu'il seroit extraordinaire de voir un Libraire Major. Des personnes mal intentionnées ont appliqué malicieusement cette phrase à M. la Vilette , nommé , par acclamation , Major du District des Cordeliers , pour avoir montré une intelligence , un zèle , une activité rares. Nous persistons bien à croire que les places de l'Etat-Major devroient , en général , être données à des Citoyens qui eussent porté les armes ; mais loin d'avoir eu l'intention de faire une mauvaise Epigramme contre M. la Vilette , nous déclarons que s'il étoit commun de trouver chez ceux qui n'ont pas servi ce qu'on a rencontré chez lui , notre observation deviendrait superflue. La manière dont il exécuta la commission épineuse d'enlever les farines & les tonneaux de riz déposés à l'Ecole Militaire , prouve autant de tête que de courage ; & loin de se permettre des Epigrammes , c'est de la reconnoissance qu'on lui doit , pour s'être constamment montré avec une volonté intelligente à toute espece d'épreuve.

Des Nouvellistes débitent qu'il ne faut pas s'en tenir aux démonstrations d'une Puissance rivale , & que des antagonistes de M. Pitt lui reprochent de ne pas profiter de ce moment pour se venger de l'Amérique. On assure qu'il a répondu par le passage d'un Historien moderne : « Je vois » des Monarques & des Empires se battre & s'acharner les uns sur les autres , au milieu de leurs » dettes , de leurs fonds publics & de leurs revenus engagés ; il me semble voir des gens qui » s'escriment avec des bâtons dans la boutique » d'un Fayancier , au milieu des porcelaines ».

LETTRE à M. DE LUCHET.

Paris , le 22 Août 1789.

Dans un moment où le Comité de la Ville s'occupe à trouver les moyens de remédier aux maux de l'humanité, permettez qu'un Citoyen, ancien Militaire, affecté des sentimens du plus sincere patriotisme, vous prie de soumettre aux lumieres dudit Comité un plan dont le double objet est de ne jamais exposer à l'incertitude la subsistance de la Ville de Paris, & de lui procurer une augmentation de revenu capable de subvenir à tous ses besoins.

Huit cent mille ames peuplent la Capitale, & je suppose que chaque individu puisse consommer la quantité très-forte d'une livre & demie de pain par jour, ce qui en produiroit par an 432 millions de livres.

J'offre ensuite les moyens assurés de pouvoir établir une Compagnie, qui fourniroit à tous les Boulangers les matieres nécessaires pour les mettre à même de livrer ledit pain de la premiere qualité au prix fixe & invariable de 2 sols 6 deniers la livre, à tel prix que puissent monter les grains dans les Marchés; je demande ensuite, & avec justice, que la classe la plus aisée desdits Citoyens puisse procurer à celle des plus indigens, que je porte au nombre de 500 mille personnes, ledit pain au prix fixe & invariable de 2 sols la livre, & que ladite premiere classe puisse en outre procurer à ladite Compagnie les moyens de payer à la Ville un revenu annuel de 5,400,000 livres. A cet effet, je suppose dans Paris douze cens mille portes ou fenêtres extérieures, aux Propriétaires desquelles ouvertures je demande qu'il soit imposé l'obligation de prendre, pour raison de chacune d'icelle, une livre de pain de 2 sols 6 deniers par jour, ou de payer un sol, pour raison de chaque livre, à un Bureau qui seroit établi à cet effet, & dans lequel il seroit délivré une reconnoissance, qui pourroit y être rapportée pour être échangée pour un mandat qui prescrirait aux Boulangers de fournir au porteur ledit pain à 2 sols la livre; & ledit mandat rapporté par le Boulanger audit Bureau, il lui seroit payé 6 deniers de supplément; & comme il y auroit au moins

216 millions de livres de pain qui seroient payées par ladite première classe à raison de 3 sols 6 deniers, il resteroit à la caisse de la Compagnie ladite somme de 5,400,000 livres.

Voici, Monsieur, l'idée succincte de mon projet, que je développerai plus en détail, s'il est admissible; de même que je répondrai aux objections qui pourroient être faites contre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Un de vos Abonnés, qui vous
est très-connu.*

Je dois des excuses à un très-grand nombre de personnes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire; si je n'ai pas inséré leurs lettres, c'est que je ne me permets pas de les abréger, & que la place me manque. MM. les Abonnés ont pu s'apercevoir cependant que, depuis plusieurs Numéros, on supprime entièrement les réflexions pour ne mettre que des faits.

On s'abonne pour ce Journal, qui paroît tous les jours, chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, Hôtel de Château-vieux, moyennant 6 liv. pour un mois, ou trente numéros, rendus francs de port à Paris, & 7 liv. pour la Province. L'abonnement doit toujours commencer au premier du mois.

Les Personnes qui voudront faire insérer quelques morceaux dans ce Journal, sont priées de les adresser, franc de port, au Libraire, Editeur de cette Feuille.

A PARIS, chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, Hôtel de Château-vieux.